

a revêtu le corps d'un sac de toile grossière qui forme l'habit de la confrérie et est retenu aux reins par une grosse corde, on a rabattu le capuchon sur la tête, déposé le corps sur un drap posé à terre, et en guise de cierge on a allumé une veilleuse aux pieds du défunt. Tel est le rite sévère de la Confrérie, une des plus célèbres de Rome, pour l'ensevelissement de ses membres. Et il est bien plus impressionnant dans sa simplicité que la profusion de cierges, les lits de parade, les tentures de deuil dont on cherche à diminuer l'austérité de la mort.

— A ce propos, il n'est pas inutile d'appeler l'attention sur une campagne qui se poursuit avec une certaine ténacité et a pour but de diminuer la peur de la mort. On peut considérer dans cette fin de notre vie deux choses : l'une est le détachement de tout ce qui existe, l'autre la douleur qui accompagne ce détachement. Ne pouvant nier la première, un certain nombre de philosophes, d'occultistes et de spirites cherchent à diminuer la crainte de la mort en affirmant que l'on meurt sans aucune souffrance. Or ce n'est point vrai généralement. En effet, si tout détachement d'une partie de notre corps est accompagné d'une souffrance très vive, quelle souffrance ne doit pas accompagner un détachement total, la séparation du corps de l'âme créée pour être unie à lui dans le temps et dans l'éternité. Si le mourant est dans la plupart des cas incapable de manifester au dehors cette douleur, elle n'en est pas moins réelle, et comme elle envahit le corps tout entier, elle est d'un ordre tel que les autres douleurs terrestres sont une pâle ombre à côté de celle-là. Et puis saint Paul nous apprend que *Stipendum peccati mors.* C'est une peine, et par conséquent une souffrance. C'est l'expiation du péché originel, et pour ce motif encore, on ne peut pas mourir sans une douleur qu'il ne nous est point possible de concevoir, mais qui certainement est la plus grande dans l'ordre des douleurs physiques. Aussi on a raison